

# Les machines à coudre à Auxerre au fil de la « réclame » (1865-1960)

Jean-Charles GUILLAUME

En dépit de leur caractère anecdotique, l'étude des annonces et des « réclames » concernant les marchands de machines à coudre peut s'avérer un moyen de comprendre quelles ont été la chronologie et les modalités de leur pénétration dans l'Yonne – et sans doute par extension dans la plupart des régions rurales de France.

À l'Exposition du Crystal Palace à Londres en 1851, les quelques machines à coudre exposées ne sont que des prototypes. À celle de Paris de 1855, elles sont beaucoup plus variées<sup>1</sup>. Celle conçue par Thimonnier proche du modèle proposé en 1830 remporte la médaille de première classe. Elle donne un *point de chaînette* mais est en réalité un « couso-brodeur » : elle « brode » avec un fil continu et une aiguille, mais ne « coud » pas vraiment. La vraie machine à coudre est celle de Singer qui obtient un premier prix. Elle donne un point *noué* en croissant, dans l'épaisseur du tissu, à l'aide d'une navette et d'une aiguille avec œil près de la pointe, deux fils, l'un, du dessus apporté par l'aiguille, l'autre, du dessous, pris sur la canette.

À l'exposition de Londres de 1862, 50 types de machines à coudre sont proposées sur plus de 20 stands. Au recensement de 1860, leur nombre dépasse les 300 000 aux États-Unis, mais reste faible en Europe (10 000 en Grande-Bretagne).

Dans les années 1890, 8 foyers français sur 10 en possèdent une. En une trentaine d'années, la vie quotidienne est radicalement changée. Le domaine de la confection connaît une véritable révolution : le prêt-à-porter l'emporte sur le sur mesure.

D'après les annuaires du commerce, le nombre de marchands de machine à coudre à Auxerre augmente : 1 en 1870, 2 en 1876, 3 en 1888 et 1900, 5 en 1904, 6 en 1908 et 1910. Il se stabilise à 5 en 1914, 1929, 1932 et 1936. Il tombe à 3 après la Seconde Guerre mondiale.

C'est en 1865 que la presse icaunaise publie pour la première fois un encart publicitaire présentant la machine à coudre.

---

<sup>1</sup>. « Exposition de 1855 à Paris », *Exposition universelle internationale de 1889. Rapport général d'Alfred Picard, Historique des expositions universelles*, Paris, Imprimerie nationale, 1891, p.134.



Réclame dans *La Constitution* du 18 avril 1865

À cette date, la révolution de la machine à coudre a à peine commencé : les machines d'une certaine puissance sont chères et difficiles à manœuvrer ; celles « de moindre force et de fantaisie » sont « regardées plutôt comme des joujoux que comme des objets de quelque utilité ».

Habile mécanicien, Gigaroff propose de puissantes machines d'atelier à bas prix et « établit ce qu'il appelle des *machines de famille*, qui suffisent, et au-delà, à tous les besoins qui peuvent se présenter dans une maison économique qui veut confectionner elle-même les mille objets de ménage, si coûteux quand il faut avoir recours à des mains étrangères<sup>2</sup>. » Il met l'accent ici sur ses « machines à chaînette » (donc à un seul fil) et sur celles à « système navette » (donc à deux fils permettant de ce fait d'obtenir des coutures « indécousables ») avec garantie d'une durée de cinq ans sur facture et une grande facilité de paiement. Son choix de modèles est en réalité des plus variés dans toutes les grandeurs et dans tous les prix : « Machines à la main pouvant s'adapter à la première table venue et opérant plusieurs genres de piqûres, au prix incroyable de 25 francs ; les mêmes montées sur un pied en fonte avec table en acajou, marchant avec pédale, au prix de 40 francs ; des machines [...] plus puissantes pour ateliers et dont les prix s'élèvent à 450 francs. »

On vante la simplicité de leur construction, leur légèreté à la marche, leur absence de bruit, le fini de leur construction et leur vitesse, « leur élégance et leur solidité », leur bas prix<sup>3</sup>.

Une publicité parue l'année suivante atteste qu'il existe désormais dans l'Yonne plusieurs points de vente où se procurer une machine à coudre.

<sup>2</sup>. « Nouvelle machine à coudre de M. Gigaroff de Paris », *Le Monde illustré*, n°376, 25 juin 1864, p.416.

<sup>3</sup>. *L'Illustration, Journal universel*, n°1110, 1864.



Réclame dans *La Constitution* du 18 janvier 1866

On trouve en effet la machine Gritzner en dépôt à Auxerre chez M. Simon, négociant, place aux Liens (Charles-Lepère) ; à Saint-Florentin, chez M. Ricard, chapelier ; à Joigny, chez M. Schnit, rue Montant-au-Palais ; à Sens, chez Mme veuve Julliot, rue des Cours.

Celui qui annonce ainsi l'ouverture de plusieurs dépôts icaunais, Max Carl Gritzner (1825-1892), est à cette date un « propagateur » de machines à coudre en France. Il se lancera en 1872 dans leur production à Durlach (actuellement un quartier de Karlsruhe), en Allemagne, puis dans celle de vélocipèdes en 1887 et de motocyclettes en 1903.

Les arguments de vente concernant les premières machines en vente dans l'Yonne méritent qu'on s'y attarde quelque peu en détail.

Le premier est celui de la provenance, à travers la mention du « système américain ». À partir de 1850, les producteurs américains deviennent les leaders du secteur de la machine-outil. Ceux des machines à coudre adoptent les nouvelles techniques de fabrication à côté des fabricants de quincaillerie, d'outils, de couteaux, de serrures, d'armes, de machines textiles, de presses d'imprimerie, d'instruments scientifiques, de locomotives et de machines-outils. Leur « système » fascine les ingénieurs britanniques et français parce qu'il bouleverse les méthodes de fabrication de l'ensemble des produits métalliques. Il a pour origine les recherches entreprises dans les arsenaux américains dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il triomphe pendant la Guerre de Sécession (1861-1865) qui donne le jour aux premiers standards de production qui accélèrent la fabrication des fusils et leur réparation sur les champs de bataille. L'*American system of manufacturing* (ASM) est en train de se mettre en place, fondé sur des aciers à coupe rapide, des abrasifs artificiels, des machines à fraiser universelles et des tours à revolver réalisant des opérations de plus en plus complexes, précises et automatiques et sur l'interchangeabilité des pièces<sup>4</sup>. Il conduira dans les années 1880 au taylorisme (segmentation des tâches, standardisation, travail à la chaîne, etc.) et en 1908 à la production en série de la Ford T.

Implicitement, les qualités des machines Willcox & Gibbs tiennent au fait que ce sont précisément des machines américaines : James Gibbs, agriculteur de Virginie, a déposé le 2 juin 1857 un brevet pour sa machine à coudre à point de chaînette à simple fil et crochet rotatif. Il s'est associé la même année avec James Willcox, quincaillier, puis avec son fils Charles Willcox, inventeur.

Alors que les toutes premières machines à coudre « présentaient un inconvénient grave qui contrebalançait leurs avantages, c'était le bruit qu'elles faisaient<sup>5</sup> », ces modèles importés travaillent sans le moindre bruit et sans fatigue. Ils sont de plus polyvalents, « la même machine cousant sur la mousseline la plus fine comme sur le drap et le cuir ». C'est là un atout indéniable pour les petits artisans et les familles aux moyens financiers limités. Cela leur vaut d'ailleurs de pouvoir être qualifiés de « machines à coudre universelles ». La machine Willcox et Gibbs est « la seule qu'on puisse appeler universelle car, alors que toutes les autres ne peuvent s'appliquer qu'à un travail déterminé, elle seule fabrique indistinctement toute espèce d'ouvrages. Elle produit sans bruit ni fatigue 1 500

<sup>4</sup>. François Caron, *Les deux Révolutions industrielles du XX<sup>e</sup> siècle*, Albin Michel, Paris, 1997, p.96.

<sup>5</sup>. *Les Petites affiches de la mode : revue des magasins*, par Mme Jeanne d'Astorga, Date d'édition : janvier 1869.

points par minute. En résumé : régularité, beauté, solidité, élasticité de la couture sur le cuir, le drap, la soie et même la mousseline ; tels sont les avantages inappréciables des machines Gritzner qui sont garanties pour deux ans et dont les prix varient de 230 à 400 francs au plus<sup>6</sup>. » Ainsi, « les personnes les plus faibles peuvent les faire marcher sans aucune fatigue<sup>7</sup>. »

Ces machines semblent parées de toutes les vertus : elles « exécutent toutes sortes de travaux ; elles soutachent, elles ourlent, sans qu'il soit utile de bâtrer ni de tracer son ourlet. Leur supériorité est reconnue ; elles sont universellement appréciées ; plusieurs écoles de jeunes filles en sont dotées ; elles doublent le travail et augmentent ainsi le bien-être des classes laborieuses. Rien n'est plus gracieusement coquet que ces bijoux, plusieurs peuvent figurer dans les plus riches et les plus somptueux appartements<sup>8</sup>. » Elles sont de plus « garanties 2 ans ».

Il est en revanche difficile de savoir si la machine Willcox & Gibbsr est réellement « la meilleure marché de toutes les machines sérieuses », car comparer les prix des machines est difficile. Le prix annoncé de « 250 francs » n'a qu'une valeur indicative. Par rapport à la France prise dans son ensemble, le salaire moyen journalier observé en 1853-1857 est inférieur à Auxerre pour les femmes (0,91 franc vs 1,19) et légèrement supérieur pour les hommes (2,53 francs vs 2,24)<sup>9</sup>. La machine proposée représente donc un peu moins de 100 jours de travail d'un homme.

Sous le Second Empire, les éléments marginaux de la population (journaliers temporaires, domestiques, petits artisans et commerçants) quittent en masse Auxerre pour les grands chantiers parisiens. Ceux qui restent profitent largement de la relative prospérité agricole et viticole (du moins jusqu'en 1866) et de la timide croissance industrielle fondée sur la mobilisation des ressources dormantes<sup>10</sup>. L'augmentation du nombre de livrets de caisse d'épargne et celle des sommes qui y sont déposées prouvent que de larges couches de la population sont en mesure de faire quelques économies, donc d'acheter une machine à coudre. Et on note que le crédit n'est pas proposé puisque les machines sont « payables au comptant ».

L'avantage est que désormais ces modèles sont en « dépôt à Auxerre chez M. Simon, négociant, place aux Liens (Charles-Lepère) ». Jacques Edmond Simon (1824-) est marchand de nouveautés place-aux-Liens (Charles-Lepère) n° 7. Il est spécialisé dans la confection pour dames. Il est donc dans la sphère commerciale comme son père, employé de commerce à Paris, et son beau-père, ancien négociant à Avranches (Manche). Il emploie en 1872 trois demoiselles de magasin, une employée (sa sœur), et une domestique.

À partir de 1867, « les machines à coudre de[viennent] d'un usage de plus en plus fréquent. Elles [sont] surtout fabriquées aux États-Unis : la seule usine Wheeler et Wilson en a déjà fourni 300 000 et en produit 50 000 par an, alors que les bonnes maisons européennes n'arrivaient pas à 15 000 au total<sup>11</sup>. »

---

<sup>6</sup>. *Id.*, 1867-10.

<sup>7</sup>. *Id.*, 1867-11.

<sup>8</sup>. *Ibid.*

<sup>9</sup>. « Salaires et coûts de l'existence », *Statistiques générale de la France*, Paris, Imprimerie nationale, 1911.

<sup>10</sup>. Jean-Charles Guillaume, *L'évolution des pratiques industrielles dans l'Auxerrois, 1750-1914*, Centre départemental de documentation pédagogique, Auxerre, septembre 1993.

<sup>11</sup>. « Exposition de 1867 à Paris », « 49. Machines à coudre », *Exposition universelle internationale de 1889. Rapport général d'Alfred Picard, Historique des expositions universelles*, Paris, Imprimerie nationale, 1891, p.203.



Réclame dans *L'Yonne* du 29 octobre 1868 (au lieu de Wilcox, lire Willcox)

Vers 1800, Claude Viollet est sabotier rue Joubert n° 7. Ses trois fils, Charles (1803-1887), Joseph et Jules, sont fabricants de sabots ou de socques<sup>12</sup> lorsqu'ils se marient. Mais la famille est en voie d'ascension sociale. Charles Adrien Viollet (1803-1887), le fils aîné, s'installe quelque temps comme fabricant de socques à Melun (Seine-et-Marne), puis change rapidement de voie. Il devient professeur de musique. Il revient habiter à Auxerre rue des Petits-Frères (de la Liberté) n°1, puis s'installe comme facteur, accordeur, loueur et marchand de pianos rue d'Égleny et place du Cerf-Volant (Robillard). Sa fille devient professeur de pianos et épouse en 1851 un professeur de musique.

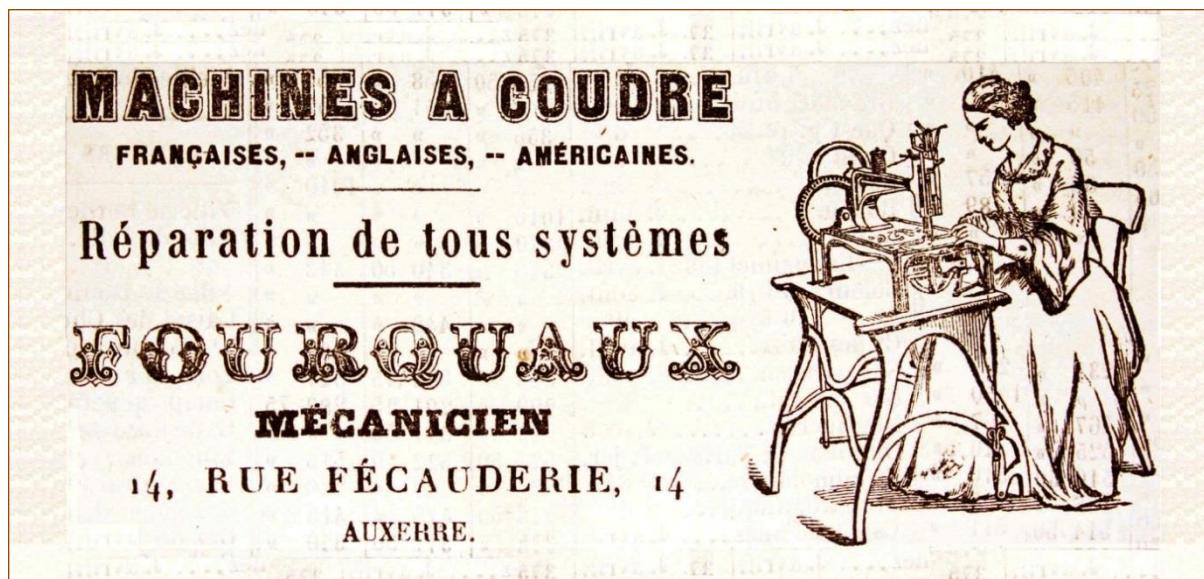
Charles travaille à l'amélioration de l'articulation des pianos. Il dépose le 25 novembre 1845 une demande de brevet d'invention pour cinq ans pour un clavier à mortaises métalliques<sup>13</sup>. Il associe son fils Albert (1841-) à ses activités, dépose le 10 mai 1858 une nouvelle demande de brevet d'invention pour un système de touches à bascule pour les pianos<sup>14</sup> et expose son invention lors du Congrès scientifique de France qui se tient à Auxerre du 1<sup>er</sup> au 5 septembre 1858.

Charles aime manifestement la mécanique. Il devient dépositaire de machines à coudre de marques françaises comme Reimann, et américaines comme Willcox. Il en est le seul représentant pour le département de l'Yonne, à l'exception du nord. Il ne rencontre pas le succès dans cette voie et abandonne rapidement.

<sup>12</sup>. Socque : chaussure de bois, haute de trois à quatre pouces, que portaient certains religieux. Se dit encore de certaines chaussures de bois et de cuir, qui s'adaptent à la chaussure ordinaire, et qui servent à mieux garantir les pieds de l'humidité (Dictionnaire de l'Académie française, édition de 1835).

<sup>13</sup>. « N° 428 », *Bulletin des lois du Royaume de France*, tome 32, n°1269 à 1305, Paris imprimerie royale, juillet 1846, p. 266.

<sup>14</sup>. « N° 1004 », *Bulletin des lois de l'Empire français*, XI<sup>e</sup> série, tome 14, n° 708 à 758, Paris imprimerie impériale, février 1860, p. 1296.



Réclame dans *L'Yonne* du 18 juin 1870

Fils d'un cabaretier et d'une mercière de Coulangeron, Achille Fourquaux (1836-) apprend à connaître la machine à coudre en 1859 comme ouvrier mécanicien à Andrésy (actuellement dans les Yvelines) où il se marie en 1860 avec une blanchisseuse. Il vit ensuite à Paris où naît son fils Alfred en 1865, puis s'installe à Auxerre au début de 1870 comme mécanicien capable de réparer tous les systèmes.

Dans une réclame de 1880 dans *L'Yonne*, Achille dit réparer des machines « de tous les systèmes », en loue et en vend « avec bonne garantie » et « de confiance ». Il propose aussi des fournitures et accessoires et de l'huile spéciale, et accorde des facilités de paiement. Les machines sont « reconnues supérieures par leur bonne construction, légèreté et longue durée », capables chacune de « coudre les étoffes les plus épaisses comme les plus minces ». Celles « au pied pour familles, d'une légèreté incroyable », au prix de 125 francs, sont mises en avant. Les marques françaises comme Strock (de Paris, puis d'Amiens), Hurtu (fondé à Montluçon en 1861) et Hautin côtoient désormais les américaines comme Elias Howe. *L'Abeille* et *La Productive* d'Hurtu font belle figure à côté de *L'Express* et de la *Brunonia*. Ces deux modèles d'Hurtu ont été qualifiés à l'Exposition universelle de Paris de 1878 de « machines de famille » « solides et élégantes », capables d'imiter, « à s'y méprendre, les magnifiques dentelles d'Alençon, de Chantilly, de Valenciennes, les tentures en point de Venise ». Leur prix modique les met « à la portée de toutes les bourses ».

D'après une réclame de 1890 dans *l'Almanach*, la Maison Fourquaux vend des « fers à repasser se chauffant à l'intérieur » et de « l'huile spéciale supérieure » à côté de « fils, soie, aiguilles de toutes sortes » et d'un « nouveau guide repriseur. Elle accorde un escompte de 10 % au comptant et des facilités de paiement. Elle se présente comme la seule à vendre une marque allemande, « l'incomparable machine Pfaff »<sup>15</sup>.

La localisation de son magasin-atelier évolue : rue Fécauderie n° 14 en 1870, rue de l'Arquebuse n° 4 en 1875, rue d'Égleny, n° 7 à partir de 1876, et rue Neuve (Hippolyte-Ribière) n° 9 (au coin de la rue du Temple n° 68) dans les années 1880.

<sup>15</sup>. Georg Michael Pfaff (1823-1893), fabricant d'instruments de musique en cuivres de Kaiserslautern<sup>15</sup>, s'est lancé dans les machines à coudre en 1862. Il a ouvert un magasin à Londres en 1885. Il emploie en 1891 400 ouvriers et produit 25 000 machines.

Grand Magasin  
**DE MACHINES A COUDRE**

Chez Michaux-Hugnin, RUE DE PARIS, 105,

A AUXERRE,  
Et à Saint-Florentin, place Dilo.

Machines véritables américaines de **Weeler et Wilson**, la seule qui ait obtenu la médaille d'or à l'exposition universelle. Garantie cinq ans, depuis 200 francs. La **SILENCEUSE** est la *contrefaçon ou système WEELER ET WILSON*.

Machines **Singer et Elias Howe** pour tailleur et cordonniers, 275 fr.

Machines **Polytypes** à reposer les élastiques, 300 francs.

La **Canadienne**, machine indécousable avec ses guides, 410 francs, garantie deux ans.

La **Favorite des dames**, 64 fr., garantie 2 ans.

*Fournitures pour toutes les machines aux mêmes prix qu'à Paris.*

**FACILITÉS DE PAIEMENT.**

Réclame dans *La Constitution de 1873* (Le 105 rue de Paris se trouve en haut de la rue, en face la pharmacie. Au lieu de « Weeler et Wilson », lire « Wheeler et Wilson »)

Quelques années plus tard, Alexandre Michaux (1831-) vend lui aussi diverses marques américaines. Installé rue de Paris n° 105 à Auxerre », il est le fils d'un porte-drapeau du bataillon de la Garde nationale et d'une aubergiste et a épousé le 6 mai 1857 à Saint-Florentin, sa ville natale, la fille d'un marchand de fer.

On peut se procurer dans ses deux magasins des machines plus sophistiquées, pouvant convenir à la fois aux tailleur et aux cordonniers, ainsi que des polytypes à reposer les élastiques de marque Singer ou Elias Howe.

Elias Howe et Isaac Merrit Singer sont les pères de la machine à coudre telle que nous la connaissons, celle dotée d'une aiguille avec œil près de la pointe et formant un point « noué » faisant se croiser deux fils, le fil de bobine et le fil de canette, dans l'épaisseur du tissu. Le premier dépose son brevet en 1846 et le second en 1851. Les deux utilisent une navette (canette) mise au point en 1834 par Walter Hunt et obtiennent une couture plus solide que le point de chaînette. Ils ont trouvé le moyen de rendre la machine à coudre facile et pratique.

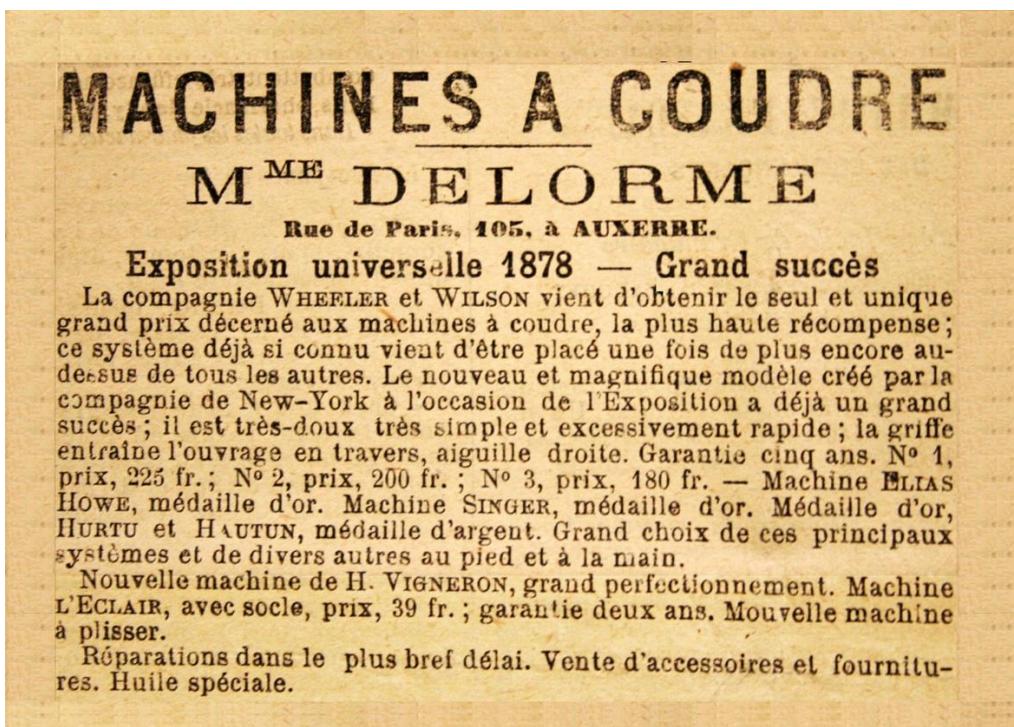
Mais ces deux marques ne sont pas les seules en vente puisque sont également disponibles des machines de type *La Canadienne* et la *Favorite des dames*. Henri Vigneron, installé 70, boulevard Sébastopol à Paris, a appelé ainsi des machines importées du Canada et fabriquées par Charles Raymond, un Américain installé dans l'Ontario. Ces petites machines à coudre portatives, au mécanisme astucieux, robuste et fiable, sont « de délicieuses petites machines douces et silencieuses (...) à l'usage des femmes du monde<sup>16</sup> ». Elles ont toutefois l'inconvénient majeur de ne faire que le point de chaînette à un fil, peu solide à l'usage, alors qu'il existe déjà des machines qui font le double point « noué » à deux fils. Leurs formes harmonieuses rehaussées de décosations attirent la clientèle : la machine à coudre est un accessoire d'ameublement aussi répandu que l'horloge.

On note encore les machines véritables américaines de Wheeler et Wilson, qui sont des machines à point noué fabriquées en 1860 aux États-Unis au rythme de 800 par semaine. A l'exposition de

16. « Les machines à coudre », *Exposition Universelle Paris 1878*.

Londres de 1862, la beauté de leur fini et leur travail aisé, rapide et silencieux en font les meilleures machines à point noué à usage familial<sup>17</sup>. À l'Exposition universelle de Paris de 1867, elles obtiennent une médaille d'or. Le jury en vante la supériorité, « l'élégance, la perfection du travail, la simplicité, la solidité du mécanisme et la facilité de la manœuvre », et leur caractère bon marché. Elles trouvent leur place aussi bien dans la chambrette de l'ouvrière que dans les plus somptueux salons<sup>18</sup>. Quant à *la silencieuse*, elle est la réplique du système Wheeler et Wilson. La *silencieuse expéditive* est le nom donné par Amédée Maquaire, grossiste installé 5, boulevard de Strasbourg à Paris, à un modèle qu'il fabrique avec des brevets Wheeler & Wilson. Elle est composée d'un bras fixe, support du pied de biche, et d'un bras mobile, support de l'aiguille.

Importante nouveauté, la vente ne se fait plus seulement au comptant et des « facilités de paiement » peuvent être proposées aux clients.



Réclame dans *L'Yonne* du 2 janvier 1879

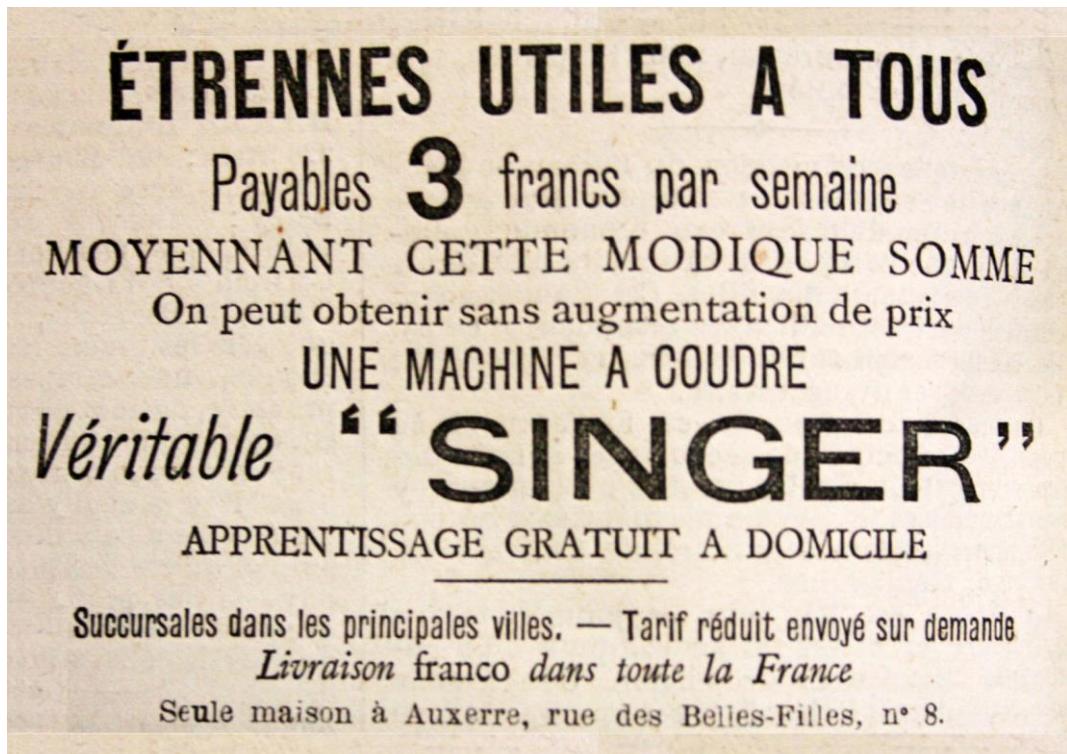
En 1878, on note que « les machines à coudre d'un usage général n'avaient point reçu de perfectionnements remarquables, et le seul fait considérable était leur diffusion extraordinaire : les maisons Singer et Howe d'Angleterre et la Compagnie Wheeler et Wilson des Etats-Unis en produisaient chaque année un nombre extrêmement élevé. » Pourtant Mme Delorme, qui a pris la suite d'Alexandre Michaux rue de Paris n° 105 en 1876, met en avant le « grand succès » de l'exposition universelle de Paris de 1878. Elle reste fidèle aux machines américaines : Singer et Elias Howe, médailles d'or, et surtout aux Wheeler & Wilson qui viennent d'obtenir « le seul et unique grand prix, la plus haute récompense » et dont le nouveau modèle est « très doux et très simple et excessivement rapide ». « La griffe entraîne l'ouvrage en travers, aiguille droite<sup>19</sup>. » Elle fait confiance également à certaines machines françaises comme Hurtu et Hautin. Quant à la nouvelle machine *L'Éclair*, elle est d'origine indéterminée, car son nom lui a été donné par son importateur et revendeur

17. Martin Gregory, « Sewing Machines at the London Exhibition of 1862 », *Ismacs News* ([http://ismacs.net/sewing\\_machine\\_articles/sewing\\_machines\\_at\\_the\\_london\\_exhibition\\_of\\_1862.html](http://ismacs.net/sewing_machine_articles/sewing_machines_at_the_london_exhibition_of_1862.html)).

18. *L'Exposition universelle de 1867 illustrée : publication internationale autorisée par la Commission impériale*.

19. « Exposition de 1878 », *Exposition universelle internationale de 1889. Rapport général d'Alfred Picard, Historique des expositions universelles*, Paris, Imprimerie nationale, 1891, p.279.

Henri Vigneron. Mme Delorme ajoute à la vente des machines celles des accessoires et fournitures et de l'huile spéciale. Elle assure aussi « les réparations dans le plus bref délai ». Elle laisse la place au début de 1881 à Aristide Laborie (1849-?). Ce fils d'un charpentier d'Auxerre était menuisier quand il a épousé en 1875 la fille d'un marchand de plâtre de Corbigny (Nièvre).



Réclame dans *L'Yonne* du 27 décembre 1879. La Rue des Belles-Filles est l'actuelle rue Paul-Bert.

La machine Singer mise au point en 1851 avec un mouvement de va-et-vient en ligne droite au lieu d'un mouvement rotatif obtient une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris de 1855. Elle est même fabriquée en France dans une usine à Bonnières-sur-Seine (Yvelines) ouverte en 1858. Mais elle est lourde à utiliser et se heurte à l'hostilité des tailleurs qui ne veulent pas perdre leur travail.

Isaac Singer comprend alors qu'il doit s'adresser en priorité aux familles. Sa nouvelle machine légère et familiale de 1858 et surtout sa machine améliorée *New Family* (Typ 12) de 1865 permettent les coutures droites et courbes, avec leur pied de biche souple pour maintenir le tissu et une roue verticale tournant sur le plan de travail pour faire avancer le tissu. Elles conviennent bien aux ménagères qui peuvent produire à domicile des vêtements pour toute la famille ou pour un confectionneur. Elles peuvent être offertes comme cadeaux (« étrennes »). Les clientes apprennent à s'en servir grâce à l'apprentissage gratuit à domicile. Celles qui n'ont que peu de moyens sont séduites par la vente par abonnement (« 3 francs par semaine »). Singer s'attire grâce au crédit les faveurs des ouvrières disposant de peu de moyens et travaillant depuis chez elles.

Pour toutes les ménagères, « posséder sa machine à coudre, c'est [...] d'abord, un rêve, puis une nécessité en raison de la concurrence<sup>20</sup> ». Elles sont encouragées dans cette voie par les démarcheurs à domicile de la marque qui n'hésitent pas à jouer les d'intermédiaires en leur indiquant celui qui pourrait leur donner du travail. Pour les moralistes, comme Jules Simon, la machine à coudre réalise l'idéal féminin. La petite « fée du logis » permet à la femme de tout concilier et surtout de rester chez elle, son seul univers. « Les femmes sont faites pour cacher leur vie, pour chercher le bonheur

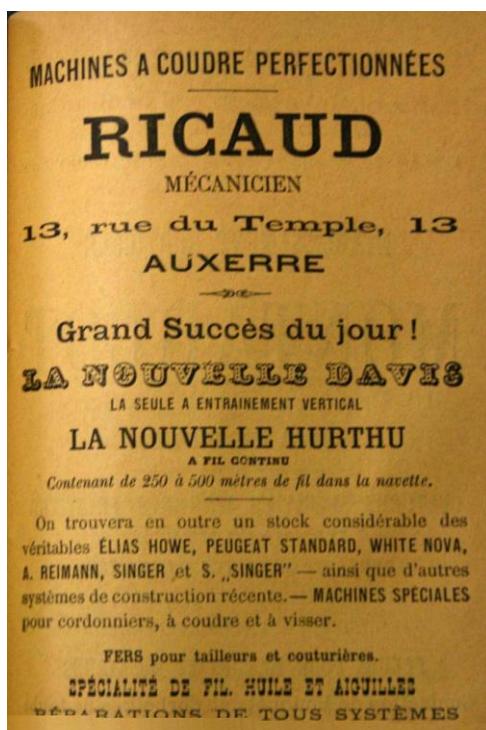
<sup>20</sup>. Michelle Perrot, « Femmes et machines au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme, Revue du dix-neuvième siècle*, Année 1983, volume 13, numéro 41, p.13.

dans des affections exclusives, et pour gouverner en paix, ce monde restreint de la famille, nécessaire à leur tendresse native<sup>21</sup>. »

Le succès est rapide. Singer devient leader mondial. La *New Family* est produite en vingt ans à 4 millions d'exemplaires. « Son succès repose sur la mobilisation d'une armée féminine accrue par le caractère décent du travail lui-même. Les femmes d'employés besogneux, de petite bourgeoisie gênée qui, pour rien au monde, ne seraient embauchées en usine, pratiquent la confection. Mais les principales clientes demeurent les femmes de la classe ouvrière, couturières de toujours, et principalement les femmes mariées mal résignées à n'être que ménagères et soucieuses d'apporter ainsi leur « salaire d'appoint » au budget familial dont elles ont souvent les gestionnaires<sup>22</sup>. »

Singer se vante d'avoir un rôle pionnier dans la création d'un système de paiement échelonné, et prétend l'avoir fait au nom de la démocratie, sollicitant les clients « à revenus modestes ». En réalité, toutes les premières publicités pour machine à coudre promettent un « paiement facile ».

Singer s'appuie à Auxerre vers 1880 sur un représentant (un certain Jules Mathieu rue des Belles-Filles). La marque livre *franco* dans toute la France. Elle n'ouvrira une succursale rue du Temple n° 32 que vers 1900.



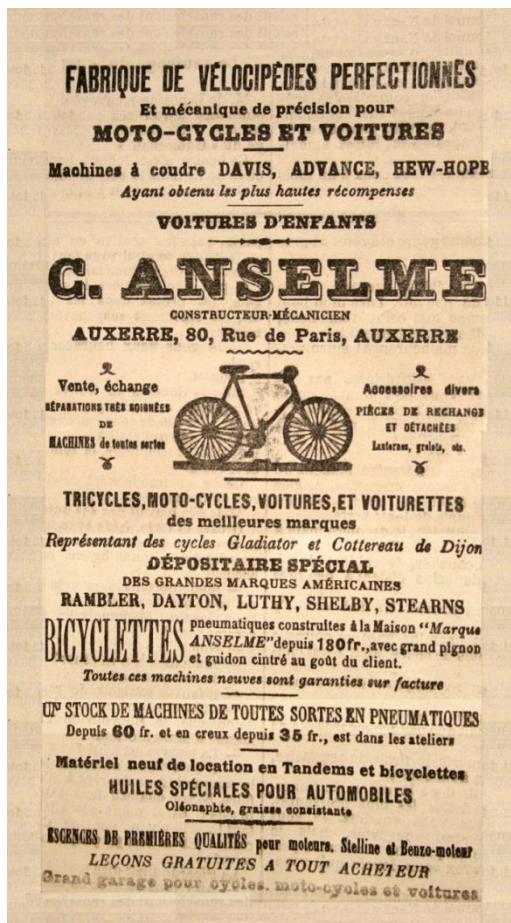
Réclame dans *L'Annuaire des 25 000 adresses de 1884*  
(lire « Peugeot » au lieu de « Peugeot »).

Ferdinand Ricaud s'installe comme mécanicien vers 1880 rue du Temple, rue la plus en vue d'Auxerre. Aux marques américaines déjà bien connues comme Elias Howe et Singer, il ajoute Davis. Fondée en 1868, la compagnie de Watertown (Massachusetts) remplace par un entraînement vertical celui au moyen d'une roue tournante avançant à chaque point. Cette machine, « la plus simple, la plus légère de toutes les machines connues à ce jour, [possède] un dévidoir automatique, navette sans enfilage et volant nickelé. » Elle permet de coudre sans bâtissage plusieurs épaisseurs de tissus et d'obtenir des coutures lisses et flexibles avec des points semblables des deux côtés. Davis obtiendra une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris de 1889.

<sup>21</sup>. Jules Simon, *L'Ouvrière*, Hachette, Paris, 1861, p. 82-83.

<sup>22</sup> Michelle Perrot, art. cité, p.14.

Les marques françaises continuent de s'affirmer : Hurtu, Reimann et surtout Peugeot. En 1867, la société Constant Peugeot & Cie d'Audincourt (Doubs), née en 1830, décide d'ajouter à sa production de pièces pour des machines de filatures, celle des machines à coudre. Elle en construit différents modèles pour les ateliers de lingerie, de confection de vêtements, de broderie, de cordonnerie, de gants mais aussi pour l'usage familial. Son établissement dit Usine-sous-Roche est vaste, son outillage performant grâce à une foule de machines spéciales et sa main-d'œuvre de qualité (250 ouvriers exclusivement occupés aux machines à coudre sur un total de 700). De nombreux perfectionnements sont apportés aux machines. La maison obtient une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris en 1878. En 1880, elle lance un nouveau système de pédales dites « pédales balancières » qui fonctionne par un mouvement alternatif des pieds, semblable à celui de la marche, augmente la puissance d'entraînement et réduit la fatigue.

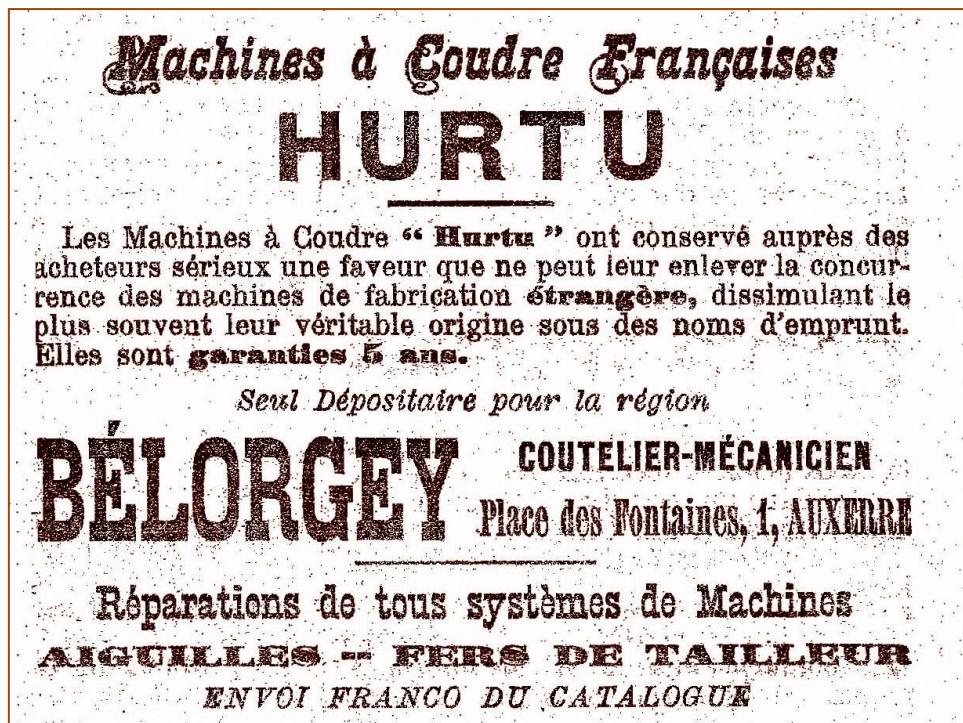


Réclame dans *L'Yonne* du 17 décembre 1900

Callixte Anselme (1865-), fils d'un marchand d'étoffes, puis matelassier de Bellechaume, a épousé en 1890 une ouvrière en robes d'Auxerre, fille d'un journalier. À la naissance de son fils en 1893, il est qualifié de « mécanicien » et habite alors rue du Collège (rue du lycée Jacques-Amyot) n° 39. Il s'installe peu après comme constructeur mécanicien rue de Paris n° 80.

Dans son magasin, les machines à coudre américaines (Davis, Advance, New Hope) côtoient les vélocipèdes, tricycles, motocycles, voitures, voiturettes et voitures d'enfants. Anselme vend et répare des machines de toutes sortes. Il fabrique même des bicyclettes pneumatiques (« vélocipèdes perfectionnés ») de sa propre marque. Le passage d'une branche à l'autre se fait facilement au niveau de la distribution et de la réparation : machines et cycles ont en commun non seulement la pédale et la roue, mais font appel à des compétences techniques voisines. Il en est de même à celui de la fabrication : Hurtu et Peugeot en France ajoutent à la fabrication des machines à coudre celle des bicyclettes, puis d'automobiles. Les nouvelles techniques de fabrication du système américain se

diffusent de la machine à coudre vers la bicyclette, puis de la bicyclette vers l'automobile, comme elles l'ont fait quarante ans plus tôt des armes vers la machine à coudre<sup>23</sup>.



Réclame dans *Le Bourguignon* du 22 juin 1900

Sur la place des Fontaines (Charles-Surugue), Jean Pierrotin (-1877) vendait en 1860 des couteaux de table à manche en ivoire, des rasoirs à garantie et des couverts en maillechort blanc. Son successeur et gendre Alphonse Barreau (1846-), fils d'un coutelier de Nantes, travaille moins pour l'équipement de la maison (couteaux fins de table et ordinaires) que pour la viticulture (sécateurs, serpettes à tailler la vigne), le jardinage (cisailles à haies, outils de jardinage), l'agriculture (fourches, faux), la découpe de la viande (articles de bouchers et charcutiers), les transports (tondeuses pour chevaux).

Étienne Bélorgey (1871-), fils d'un sellier de Saulieu (Côte-d'Or), prend le relais après son mariage en 1896. Il élargit sa gamme en ajoutant les greffoirs à vigne, les instruments de chirurgie pour médecins et vétérinaires, fournitures complètes pour coiffeurs (tondeuses, rasoirs...), le coton hydrophile, les lunettes, les thermomètres, les baromètres et les armes en tous genres, munitions, cartouches... Il devient aussi « seul dépositaire pour la région » de machines à coudre et de cycles Hurtu : l'entreprise s'est en effet diversifiée dans les cycles en 1891, les motocycles en 1895 et les automobiles en 1896. Elle a ouvert une usine à Montluçon en 1900.

Étienne Bélorgey met en avant l'origine française des machines, leur garantie de cinq ans, la fourniture d'aiguilles et de fers de tailleurs et ses compétences de « mécanicien » pour faire les « réparations de tous systèmes de machines ». Dans une réclame sur les cycles de la même marque, il insiste davantage sur la perfection technique : « tubes renforcés rationnels », « lanternes acétyliques », « carbure de calcium ». Il se recentrera un peu plus tard sur la coutellerie.

23. François Caron, *Les deux Révolutions industrielles*, *op. cit.*, p.96-97.

**MACHINES A COUDRE**  
de tous Systèmes

**Seule Maison de Vente à AUXERRE et pour la région**  
des célèbres Machines à coudre

**NEW HOME, WHITTE, GRITZNER**  
Paris 1900, Hors Concours et Médailles d'Or

**DURNÉ**  
AUXERRE

18, Place  
Charles Lepère

<b>LIVRAISONS</b>		<b>MACHINES</b>
franco . . .		... à main
à domicile. .		<b>65 et 70 fr.</b>
<b>LEÇONS</b>		<b>MACHINES</b>
gratuites . .		... au pied
à domicile. .		<b>90 à 125 fr.</b>
dans toute. .		au comptant
la Région . .		

*Toutes nos Machines sont garanties 5 années*

**HUILES, FILS, BURETTES, NAVETTES, COURROIES**  
PRIX TRÈS MODÉRÉS

**AIGUILLES** pour tous Systèmes de Machines à coudre

**N'ACHETEZ RIEN** avant d'avoir vu et essayé nos **Machines**  
DEMANDEZ NOS NOUVEAUX CATALOGUES

 **Le Magasin est ouvert les LUNDIS, VENDREDIS**  
et Jours de Foire

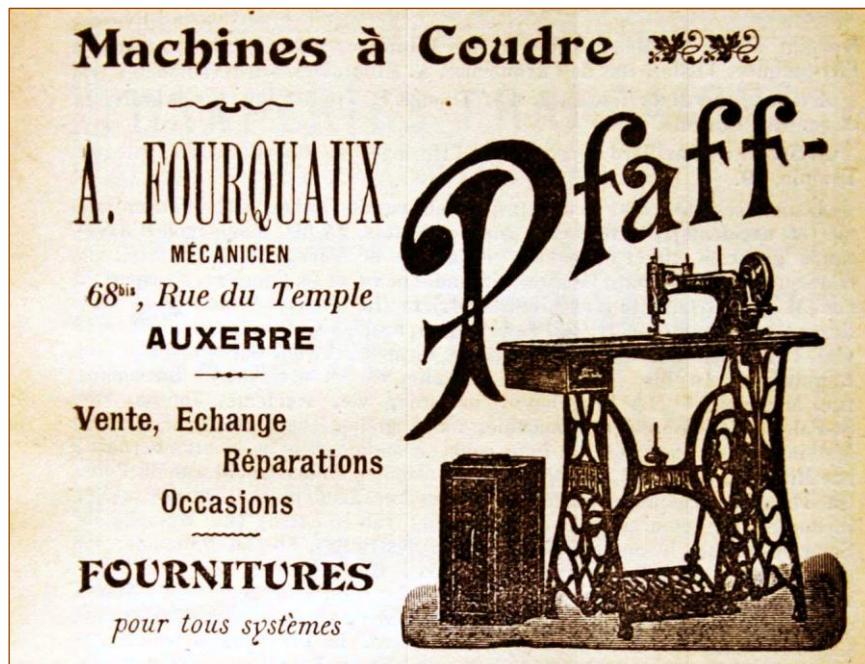
SUR DEMANDE, LES MACHINES PEUVENT ÊTRE LIVRÉES TOUS LES JOURS  
Location : **2 francs par semaine**

Réclame dans *L'Annuaire des 50 000 adresses* de 1904

Né à Joigny, **mais descendant de couteliers-ciseliers du Bassigny (Haute-Marne)**, Paul Durné (1882-1959) installe en 1905 à son retour du service militaire un magasin en plein centre-ville d'Auxerre. Il se spécialise dans les machines à coudre de tous systèmes américaines (New Home, White) et allemandes (Gritzner), à main ou à pied, et les produits qui leur sont liés (huiles, fils, burettes, navettes, courroies, aiguilles). Il propose divers services : livraisons franco à domicile, leçons gratuites à domicile, garanties de cinq années, essais, location, etc.

La New Home Sewing Machine Company est née le 25 janvier 1882 à New York. Ses modèles sont alors l'*Octagon*, la *New Home*, la *National* et la *Favorite*. La seconde, légère et rapide, obtient une médaille d'or à l'exposition universelle de Paris en 1889. La *Climax* remplace en 1893 la *Favorite*, puis viennent la *Ruby*, la *Rotary* et la *Little Worker*. En 1905, l'entreprise New Home est à son apogée : ses 743 employés produisent 150 000 machines par an et des aiguilles non seulement pour la marque, mais aussi pour la concurrence.

Paul Dumé ne vient pas habiter Auxerre et n'ouvre son magasin que deux jours par semaine et les jours de foire. Il ne réussit pas son implantation, reprend avant 1911 la coutellerie familiale à Joigny, puis devient marchand de cycles.

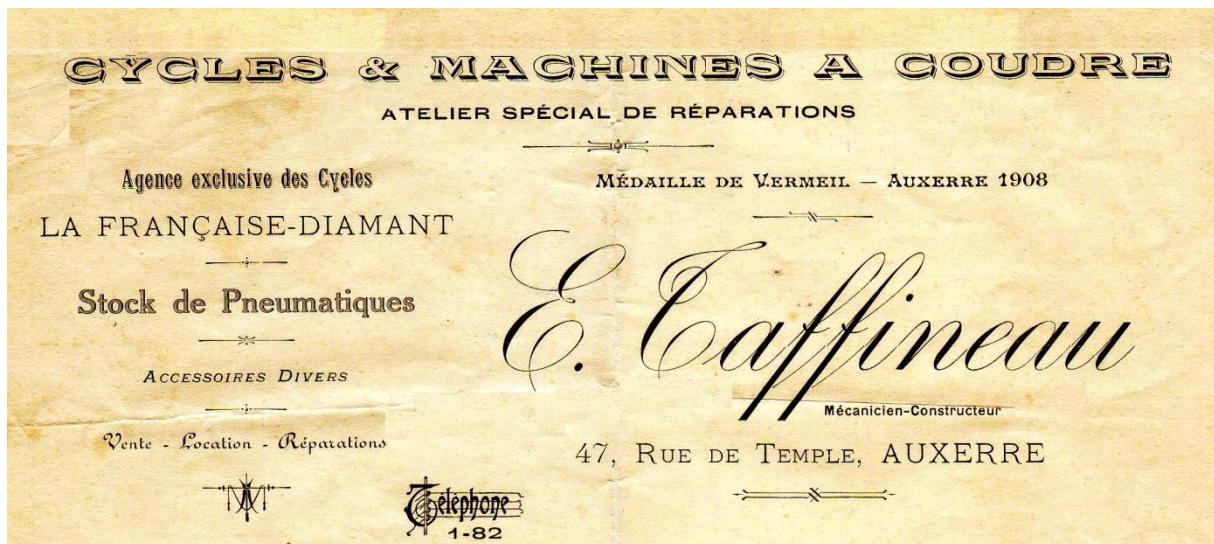


Réclame dans *L'Annuaire des 50 000 adresses de 1908*

Alfred Fourquaux, mécanicien, s'associe à son père après son mariage à Auxerre en 1895. Les deux hommes ajoutent les bicyclettes aux machines à coudre. Ils mettent en avant leurs capacités techniques à réparer « tous systèmes », les qualités des machines qu'ils vendent (« les meilleures marques ») et celles de leur maison (« vente de confiance » et « garantie de deux ans). Leurs machines cousent « les étoffes les plus épaisses comme les plus minces » avec des « points de navette indécousables ».

Après la retraite du père vers 1905, Alfred reste fidèle à la marque allemande de son père. Georg Pfaff (1853-1917), fils du fondateur, a entrepris en 1894 la construction d'une usine à Galgenberg, dans l'actuel département de la Moselle, et y a transféré la production entre 1896 et 1906. La machine de l'annonce est la familiale Type B à bras haut et à pédale. Son bras est surmonté de deux bobines : l'une pour le fil supérieur, l'autre pour celui de la canette. Son plateau de base est de forme rectangulaire et non plus en forme de violon comme dans la première version de 1885. Elle est inspirée de la Singer type 12 de 1865. Les producteurs allemands ont alors l'habitude de copier sans vergogne la marque américaine qui ne pourra réagir efficacement qu'après la construction d'une usine à Wittenberg (Prusse) en 1903 et l'adoption de licences valables dans le Reich allemand. Pfaff fait toutefois preuve d'originalité dans les réglages de la longueur du point, de la hauteur de l'aiguille, de la tension du fil supérieur et de celle du fil de canette, etc.

Le succès est au rendez-vous. En 1913, Pfaff exporte 60% de sa production dans 64 pays. Après la Première Guerre mondiale, sa capacité d'innovation lui permet de proposer des machines de précision de haute qualité et de gagner du terrain face à Singer.



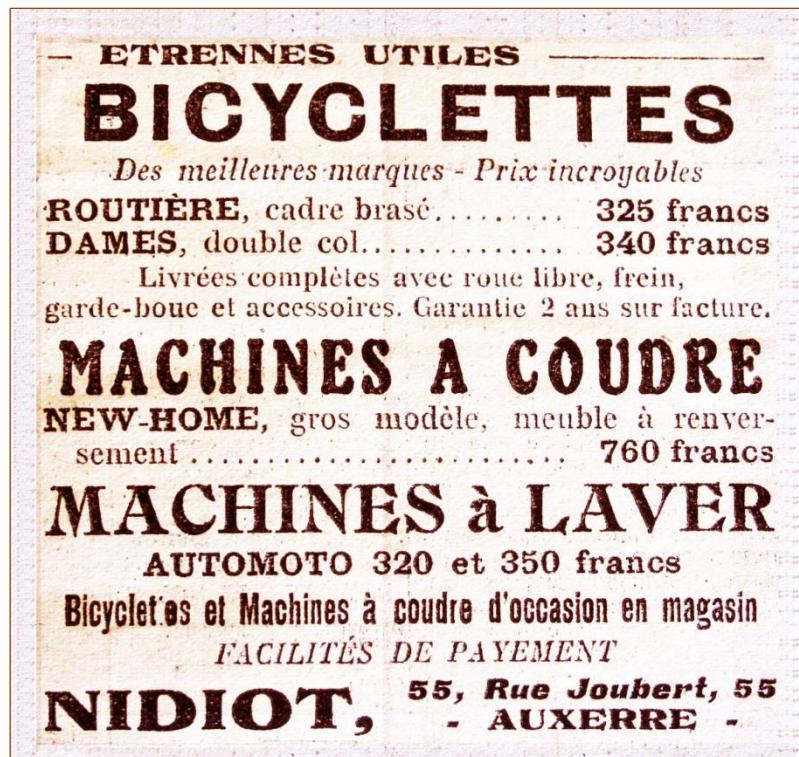
En-tête de facture du 20 décembre 1918 (Club cartophile de l'Yonne)

Eugène Taffineau (1864-) s'installe comme marchand de vélocipèdes au n° 19 boulevard Vaulabelle après son mariage en 1891 avec la fille d'un cultivateur. Il a hérité de ses ancêtres le goût de la mécanique. Son grand-père Marie (1814-) a conçu un épurateur d'ocre atmosphérique, sorte de classeur à vent<sup>24</sup>. Son père François, « tonnelier » à son mariage en 1863, est qualifié par la suite de « mécanicien ».

Eugène se présente comme l'« agent général des marques françaises et anglaises », notamment des cycles Peugeot, « la seule maison française ayant droit au titre de Grande marque nationale ». Il propose notamment en location des bicyclettes entièrement neuves et met à disposition un professeur qui donne des leçons gratuites à chaque acheteur.

Face au développement de l'activité et au manque de place, Eugène transfère ses locaux vers 1900 au n° 3 rue d'Eckmühl et les rebaptise Grand Garage Davout. Il ajoute vers 1905 aux cycles les automobiles lorsque la société Les fils de Peugeot Frères en propose sous la marque Lion Peugeot. Mais il est victime de la création en 1910 de la Société Anonyme des Automobiles et Cycles Peugeot qui regroupe les deux sociétés Peugeot (Les fils de Peugeot Frères, fondée en 1892, et la Société Anonyme des Automobiles Peugeot, fondée en 1896 par Armand Peugeot). Il cesse d'être agent général de la grande marque (au profit de Paillard & Lombard au n° 82 de la rue du Temple), redevient simple marchand de vélocipèdes, gagne le n° 47 de la rue du Temple et ouvre un « atelier spécial de réparations » où il reçoit aussi les machines à coudre. Cette diversification est de courte durée : elle disparaît des annuaires de 1922 et 1929.

<sup>24</sup>. Déposée le 26 octobre 1876, cette invention obtient un brevet le 27 décembre 1876 sous le numéro 115 138 (Archives de l'INPI). Ce mode ingénieux de fabrication dans lequel la pulvérisation remplace la lévigation a un rendement presque nul : la technique n'est pas alors dans un état de développement tel que le procédé, bon dans son principe, puisse fonctionner efficacement. Voir Jean-Charles Guillaume, *Le travail de l'ocre dans l'Auxerrois, 1763-1966, Une industrie rurale*, Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, 1997, p.203.



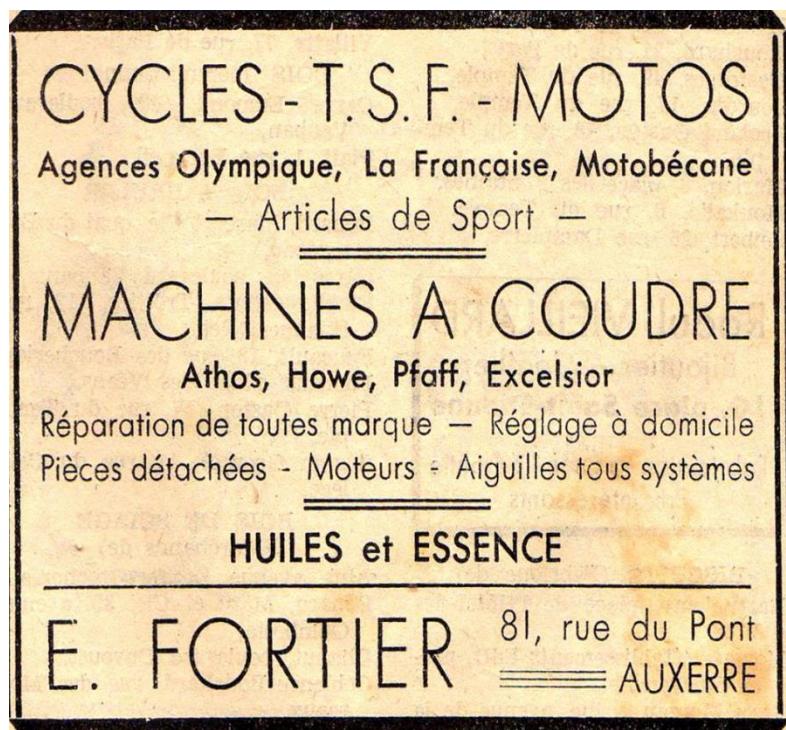
Réclame dans *Le Bourguignon* en 1925

Fils d'un poseur et d'une garde-barrière travaillant au PLM, Eugène Nidiot (1895-), né à Perroy (Nièvre), devient mécanicien. Il s'installe à Cheny où naît sa fille en 1924 puis succède à André Argance, marchand d'accessoires de vélocipèdes, rue Joubert n°55 à Auxerre.

Eugène ajoute aux machines et coudre et bicyclettes (il crée sa propre marque de vélo) les machines à laver qui sont exposées dès 1923 au premier Salon des appareils ménagers (devenu en 1926 le Salon des Arts ménagers)<sup>25</sup>.

Eugène laisse la place entre 1936 et 1939 à Georges Souday.

<sup>25</sup>. Fabienne Cardot, « L'Électricité et la science ménagère vus par Paulette Bernège », *BHE* [???? développer sigle] n°4, décembre 1984, p. 90-108.



Réclame dans *L'Annuaire des 50 000 adresses de 1936*

Émile Fortier (1892-1966), né à Maintenon (Eure-et-Loir), fils d'un journalier, se marie à Levallois-Perret (Hauts-de-Seine) en 1915. Il est recensé à Auxerre en 1936 comme mécanicien. Il combine cycles-motos et machines à coudre, mais aussi TSF et articles de sport.

À côté de Howe et Pfaff, d'autres marques de machines à coudre sont proposées. Athos est à l'origine le nom de la filiale de Hugo Drossner de Cologne (Allemagne) créée en 1883 Boulevard Sébastopol à Paris. C'est à partir de 1920 celui de la fabrique française Établissement Athos, H. Drossner et Cie 48, boulevard Richard Lenoir. Excelsior est le nom d'une entreprise située sur les docks de Londres apparue vers 1862 : elle fabriquait et importait des machines à coudre.

Dans une publicité de l'annuaire de 1952-1953, les cycles-motos prennent l'ascendant sur les machines à coudre grâce aux vélos, cyclomoteurs et scooters des marques Motobécane (fondée en 1924) et Riva-Sport (fondée en 1944),

# CYCLES ET MOTOCYCLETTES

DES MEILLEURES MARQUES

MACHINES A COUDRE

VENTE - LOCATION

RÉPARATIONS

ACCESSOIRES

ET

FOURNITURES GÉNÉRALES

TELEPHONE 12-68

AGENCE RÉGIONALE DES CYCLES  
ET MOTOS PEUGEOT

*Gaston Riéti*

MÉCANICIEN  
88, Rue du Pont, AUXERRE (YONNE)

HUILE

ESSENCE

STOCKS

DUNLOP

ET

MICHELIN

R. C. AUXERRE 4005

Auxerre, le

24 Février 1956

En-tête de facture de 1956

Fils d'un jardinier de Châteaurenard (Loiret), Gaston Riéti (1895-1983) se marie en 1923 à Saint-Hilaire-les-Andrésis (Loiret). Il s'installe peu après à Auxerre rue du Pont n° 88 et y reste au moins jusqu'au début des années 1950. Il associe machines à coudre et cycles-motos, vente et réparation.



André Morignot en démonstration à la foire d'Auxerre en mai 1956 (Collection Jean-François Morignot)

André Morignot (1910-1995) naît à Lainsecq où ses parents sont cultivateurs au hameau de Vaurimbert. Il suit ses parents au Plessis à Saint-Amand-en-Puisaye (Nièvre), connaît la dure condition d'une petite exploitation agricole vouée à l'élevage bovin pour le lait, passe son certificat d'études primaires. Sa chance est de découvrir les bonnes manières et le goût du raffinement lors de son service militaire comme ordonnance d'un officier supérieur. Désormais, les convives mangeront à sa table avec des couverts en argent.



Le magasin Morignot de la place de l'Hôtel-de-Ville vers 1960

André Morignot s'installe à Auxerre pendant l'Occupation comme cafetier boulevard Vaulabelle, puis rue d'Égleny. Il découvre la mécanique comme ajusteur chez Guilliet, puis les machines à coudre comme vendeur chez Singer. Il se met à son compte après son remariage en 1948 au n°9 de la rue du Pont, puis achète à Mathieu & Hayes en 1952 les n° 17-18 de la place de l'Hôtel-de-Ville. Il y vend et répare des machines à coudre. Les neuves, munies des derniers perfectionnements et garanties, permettent « de coudre, repriser et broder à la perfection ». Celles d'occasion sont révisées.

### La machine à coudre *L'Yonne* de chez Morignot



Collection Jean-François Morignot

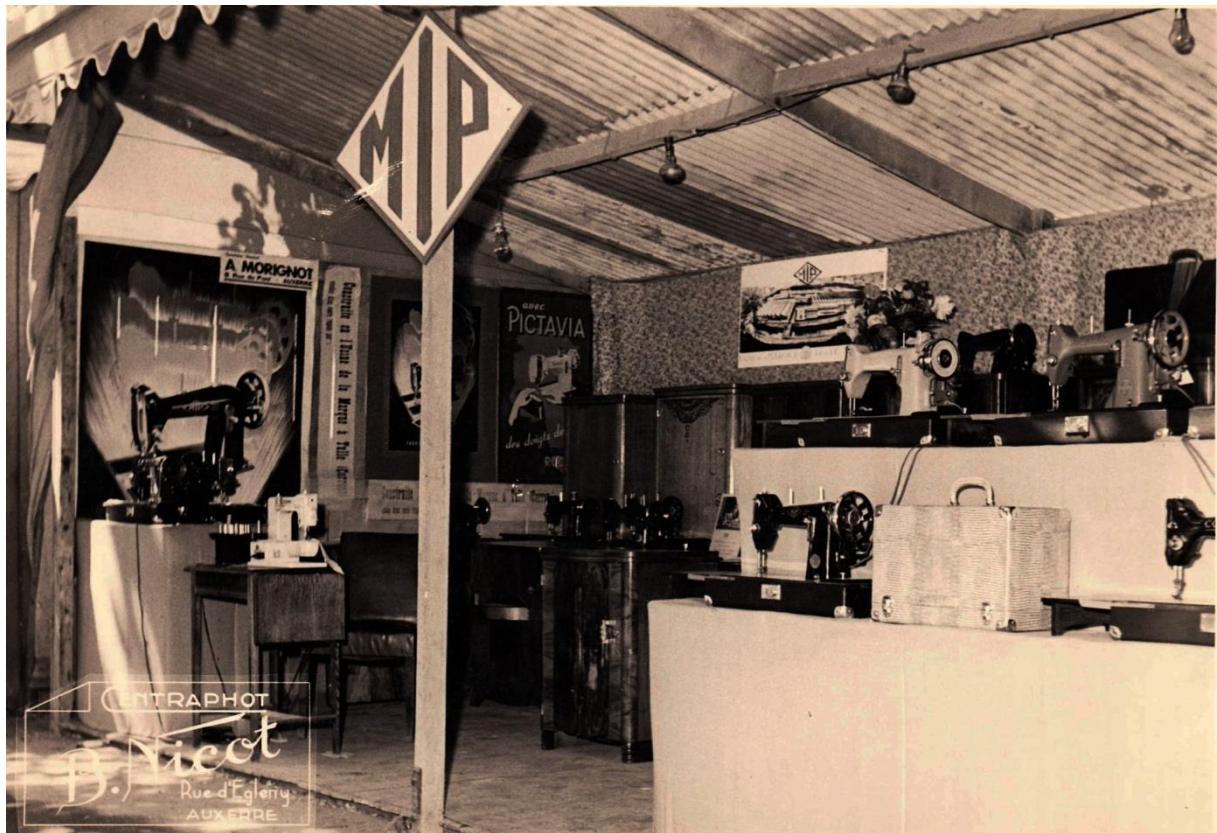
André Morignot fabrique ses propres machines comme celle-ci à navette vibrante avec une plaque de travers. Il les protège la marque déposée « MORAN » dont le nom est formé des premières syllabes de son nom et de son prénom.

Un siècle après, André Morignot reste proche de Charles André Viollet et de Marie, François et Eugène Taffineau. Tous ces mécaniciens résistent à la diffusion du « système américain » qui s'impose à partir des années 1850 et dont la machine à coudre est un des produits-phares avant la bicyclette et bien avant l'automobile. Tous sont des autodidactes, à la formation générale limitée, mais intelligents, sérieux, travailleurs, et surtout passionnés de mécanique, payant de leur personne et croyant en leurs produits. Tous cherchent d'abord à perfectionner des inventions faites par d'autres, puis mettent un point d'honneur à inventer quelque chose. Tous ces « bricoleurs géniaux » à la recherche d'astuces trouvent par pur empirisme des procédés efficaces sans analyse préalable des effets. Tous restent proches des ingénieurs de la Renaissance, c'est-à-dire des artistes<sup>26</sup>. Fondée sur des tâtonnements, leur innovation demeure fidèle à la méthode des essais et des erreurs et à une logique d'apprentissage mettant en valeur le rôle de l'expérience cumulative. Elle ne dépend pas pour l'essentiel des « opportunités technologiques » offertes par la science<sup>27</sup>. Auxerre n'offre pas la qualité de sa main-d'œuvre et de sa technique, le support de ses milieux commerçants, celui d'équipements suffisants pour faciliter les interactions les plus diverses, pour favoriser la multiplicité des liaisons techniques qui s'accroît avec l'allongement de la gamme des fabrications mécaniques. Ses « cerveaux » quittent la ville pour suivre leurs études et n'y reviennent jamais : non seulement ils n'y trouveraient pas de débouchés correspondant à leurs compétences, mais ils n'apprécieraient pas leur éloignement des centres de décision, la faiblesse des infrastructures d'accueil et l'absence de laboratoires de recherche<sup>28</sup>.

<sup>26</sup>. Bertrand Gilles, *Histoire des techniques*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1978, p.596.

<sup>27</sup>. François Caron, « La dynamique des modèles techniques français et allemands », in Y. Cohen et K. Manfrass (sous la dir de.), *Frankreich und Deutschland, Forschung, Technologie et industrielle Entwicklung im 19. und 20. Jahrhundert*, Internationales Kolloquium herausgegeben für das Deutsche Historische Institut Paris, München, C.H. Beck, 1990, p.28 ; *Le Résistible Déclin des sociétés industrielles*, Paris, Perrin, 1985, p.153.

<sup>28</sup>. Jean-Charles Guillaume, « L'innovation dans l'industrie mécanique d'une région rurale : l'exemple de l'Auxerrois, 1850-1914 », *Les entreprises et leurs réseaux : hommes, capitaux, techniques et pouvoirs, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Mélanges en l'honneur de François Caron, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1998, p.749-757.



Le stand Morignot à la foire d'Auxerre vers 1950 (Collection Jean-François Morignot). Les machines vendues sont de toutes marques, françaises et étrangères : MIP de Brandt, Pictavia (« des doigts de fée »), Bernina, puis Necchi, etc.).

André Morignot prend sa retraite en 1981. Il continuera quelque temps encore à réparer les machines de ses fidèles clients.

A partir de 1968, le marché de la machine à coudre domestique s'effondre. De nombreux points de vente ferment. Diverses raisons sont invoquées : l'émancipation de la femme, l'essor rapide des enseignes de prêt-à-porter (il est désormais moins onéreux d'acheter un vêtement tout fait que de le confectionner soi-même), la délocalisation des unités de fabrication vers les pays à faible coût de main-d'œuvre. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un seul marchand de machines à coudre à Auxerre. Une époque semble définitivement révolue.